

LE CHEVALIER D'OLMEDO

de Lope de Vega



théâtre des treize vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

M O N T P E L L I E R



(attention, changement de lieu)

OPERA BERLIOZ - CORUM

Mercredi 20, Vendredi 22 Janvier à 20 h 45

Jeudi 21 Janvier à 19 h

LE CHEVALIER D'OLMEDO

de Lope de Vega

Texte français : Zeno Bianu

Mise en scène : Lluís Pasqual

Décor : Ezio Frigerio

Costumes : Franca Squarciapino

Direction musicale : Pedro Estevan

Chansons : Josep Maria Arrizabalaga

Lumières : Pascal Mérat

Musiciens : Georges Andres, Nathalie Rives

avec

**Jean-Marc Barr, Stefan Bedrossian, Fernando Becerril, Isabelle Candelier, Christian Cloarec,
Patricia Dinev, Violeta Ferrer, Francis Frappat, Evelyne Istria, Bernard Montlouis,
Guy Perrot, Michel Peyrelon, Philippe Uchan, Michel Weinstadt**

Coproduction :

Odéon. Théâtre de l'Europe,

Festival d'Avignon, Le Volcan Le Havre,

avec le soutien de la ville de Clermont-Ferrand.

Création le 10 Juillet 1992

dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes

au Festival d'Avignon.

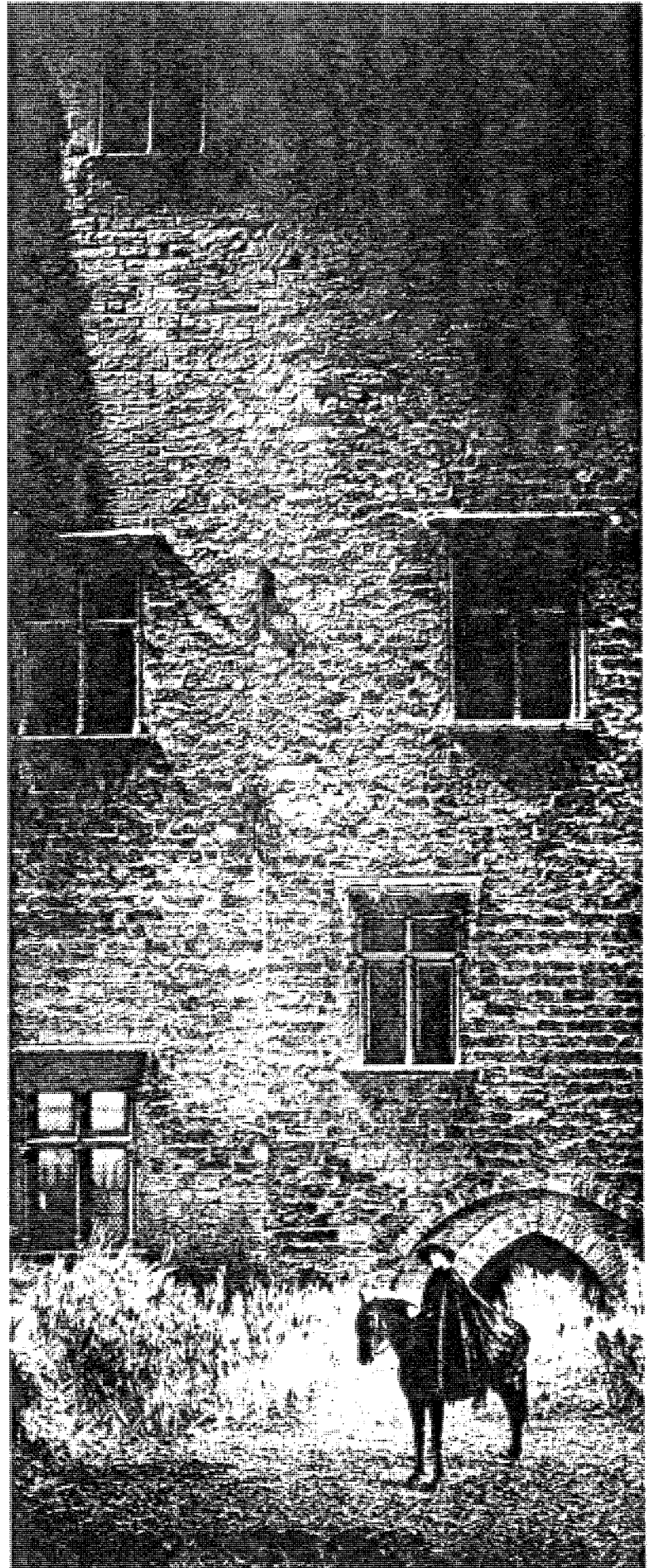
Durée du spectacle : 1 h 55 sans entracte.

Comédie de cape et d'épée et quête spirituelle, destin et fureur de vivre, l'amour et la mort entremêlés. Le *Roméo et Juliette* espagnol a souvent les façons de ces *vanitates* qu'affectionnait la peinture baroque.

C'est dans la nuit qu'ils l'ont tué, / lui, le chevalier, / le joyau de Médina / et la fleur d'Olmedo.

Complainte du laboureur, dévoilant, dès l'ouverture, ce que seront l'accomplissement et la péripétie ultime du récit. Les trois journées prennent dès lors pour le spectateur la densité particulière d'un parcours initiatique. L'essentiel de l'action ne se déroule-t-il pas, d'ailleurs, sur la route d'Olmedo à Médina, un *no man's land* allégorique conférant à l'anecdote, une dimension épique et exemplaire ? Pour le chevalier mélancolique (au sens où l'entendait la terminologie médicale et philosophique du XVII^e siècle, un état d'intensité, loin de tout vague à l'âme romantique), la révélation amoureuse est aussi lumineuse et brutale que la chute de Paul sur le chemin de Damas. Vient ensuite épreuves et combats, le héros triomphe dans une sorte d'éblouissement solaire, plus éclatant encore parmi les somptuosités d'une fête en l'honneur du roi. Mais la nuit succède au jour, et la recherche qui devait donner accès à la connaissance la plus haute s'achève sur la lame acérée et lunaire de quelques spadassins masqués. Mort sans éclat, absurde et infamante. L'ignominie qui a guidé l'éclair assassin a nom intolérance. Le Chevalier meurt d'être l'étranger, deux fois haï d'être l'étranger qu'on aime. L'autre. Sans qu'il n'y ait, pour cela, mers ni montagnes à franchir. Ici, un galop de cheval, à peine, entre Médina et Olmedo. Et un petit pont qui enjambe un ruisseau.

Le Chevalier d'Olmedo figurait au répertoire de la Barraca, la troupe ambulante de Federico Garcia Lorca. La pièce n'est pas tout à fait inconnue du public français. Albert Camus l'adapta et la porta à la scène en 1957, dans le cadre du Festival d'art dramatique d'Angers.



Ecoutez bien
et ne discutez plus des choses de l'art.
En écoutant les pièces,
on trouve moyen de tout connaître.

Lope de Vega, Arte nuevo de hacer comedias

L'OR DES COULISSES

J'avais vingt ans. Et vingt jours de permission. Nous roulions vers le sud, vers la Castille. Au sortir d'une courbe, la route se dérobait avec soudaineté, ouvrant l'horizon au regard. Ravissement du cœur et des sens, brusquement aspirés par l'inattendu spectacle : au-dessous de nous, la Castille entière était d'or, vaste champ de blé où l'on procédait à la moisson, poussière dorée en suspension dans l'air devenu tout à coup irréel. Le souvenir est encore vivace d'avoir perdu pied devant la proximité vertigineuse où se rejoignaient le labeur des hommes et l'expression, la plus achevée peut-être, du sacré. La poésie baroque, on l'a répété, chérit pareilles alliances. *L'or tombe sous le fer.*

S'il est une pièce de théâtre renfermant aussi bien l'or et la terre de Castille que le frémissement de l'être à l'évocation de ce miracle que m'offraient les hasards conjugués d'une errance sans souci et de la lumière, *Le Chevalier d'Olmedo* de Lope de Vega est celle-là. Long poème où l'envol lyrique, la suspension lyrique allais-je écrire, avoisine le réalisme le plus quotidien. Ici, la liberté d'écriture du "prodige de la nature et père du théâtre" n'a d'égale que son élégance, sa grâce et sa fluidité. Le miracle, je le comprends aujourd'hui en songeant au blé qui meurt, ne pouvait naître de cette seule émancipation formelle. Il jaillit de plus loin, de plus profond, d'une légèreté qui caractérise, presque paradoxalement, le plan idéologique, métaphysique de la pièce.

L'amour et la mort, certes, mais cela sans gravité, par la simple vertu d'une complainte archaïque, dont la pièce entière ne serait que la glose : "C'est dans la nuit qu'ils l'ont tué, / lui, le chevalier, / le joyau de Medina / et la fleur d'Olmedo." Chronique d'une mort annoncée, écrit Francisco Rico dans sa préface à l'édition espagnole. Simple fait divers rapporté en langage poétique. Comme ce journal télévisé qu'une rédaction britannique avait concocté en vers blancs et au souvenir duquel les spectateurs interrogés ne répondaient qu'un "C'était beau" aussi émerveillé qu'indigent, sans pouvoir alléguer plus ample explication. A l'inverse de *La Vie est un songe* de Calderón, *Le Chevalier d'Olmedo* n'est pas un pur produit du baroque espagnol. Ou peut-être l'est-il seulement dans ce retournement subversif qui fait voir les coulisses, plutôt que la façade, de la société espagnole du XVIII^{ème} siècle. Pièce éminemment théâtrale (par le jeu incessant, vaudevillesque des entrées et des sorties, tout en définitive ne serait qu'une question de portes), qui élimine pourtant toute théâtralité superflue, renonce à l'apparat de la machinerie baroque à l'italienne, subvertit les codes de l'amour courtois et de l'honneur (le personnage de Fabia sait ce qu'il doit à *La Célestine*). Il n'est pas jusqu'au roi, affichant plutôt une passion pour les joutes sportives qu'une digne majesté, qui ne dénonce, dans le commentaire sur les vêtements distinctifs que doivent porter les membres des communautés juives et musulmanes, les fondements d'un monde où peuvent fleurir l'intolérance et la barbarie. Ainsi Rodrigo, le rival du Chevalier, deviendra-t-il dangereux dès lors que, brandissant le spectre (très actuel) de l'étranger et de l'intrus, il transportera sa passion sur un plan politique.

Dans cette somptueuse et libre entreprise qui s'élançait à l'assaut des conventions, il est une suspension plus essentielle que celle évoquée plus haut, la suspension du jugement. Ici, rien n'est affirmé. Et pas même une quelconque vérité qui toucherait à l'amour. Si *Le Chevalier d'Olmedo* est certes un poème d'amour, il est

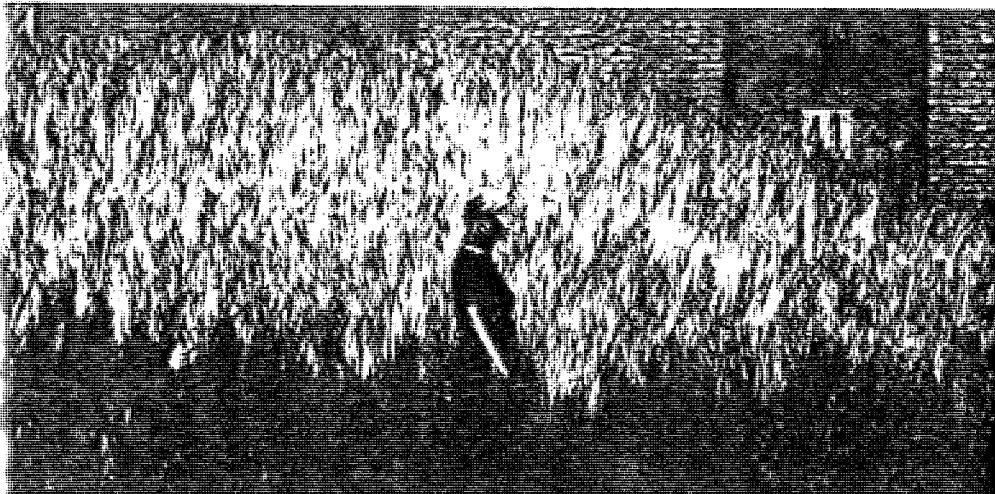
aussi un propos sur l'amour, en ce qu'il en autorise la représentation sous des formes diverses. La relation amoureuse d'Inès et Alonso n'a pas ce caractère absolu et tyrannique de celle de Roméo et Juliette. Sans doute Leonor, Fernando, Tello, Fabia aiment-ils. Seulement, leur "mode d'aimer" est autre. Moderne, serait-on tenter d'écrire, s'il fallait qualifier ce relativisme. "Moderne et ancien, c'est-à-dire éternel comme la mer" dit Federico Garcia Lorca.

Sur le chemin du Chevalier, l'irruption de l'amour est aussi brutale que la balle de pistolet qui le projettera dans une mort absurde. Il y a une courbe ininterrompue qui mène du coup de foudre au coup de feu, sous un ciel où les présages les plus sombres s'accroissent et s'opposent violemment à l'éclat solaire d'un être qui triomphe et se joue des périls les plus grands. Ici, comme chez Empédocle, l'amour est le premier moteur. C'est par sa définition que commence le texte du *Chevalier d'Olmedo*: "Amour, que nul ne te nomme amour / s'il n'est lui-même écho d'amour! / Car il n'est rien au monde / qui soit vierge de toi!" L'amour seul pousse le Chevalier mélancolique à l'action. Hors d'elle, Alonso, aliéné, retombe dans les sombres humeurs de la solitude et succombe aux affres de la dépression. Tout au long des trois journées, le Chevalier ne ressassera qu'une seule phrase: "Je meurs d'amour".

Histoire simple. (Accusera-t-on de complexité l'expression très pure d'Inès: "Après t'avoir dit oui, / je dirai non au monde entier!") Tragédie sans tragique. Toute présence du destin, de la prédestination, sans que pour cela soient convoqués la controverse théologique, le syllogisme augustinien, ni les débats psychologiques. Il y a une vérité en chacun des personnages, une vérité très haute, poétique, comme il existe aussi un monde de questions sans réponses, un univers magique. Pour entrer dans *Le Chevalier d'Olmedo* et accéder aux tonalités inouïes, mystérieuses et fraîches de la galaxie lopesque, une seule voie possible, celle de la poésie. Je m'adressai donc au poète français Zéno Bianu. Je soupçonne qu'il existe une communion secrète, monstrueuse peut-être, entre poètes (ne sont-ils pas un peu sorciers?), tant le travail de Bianu, que je découvrais "in progress", me semblait la résurgence, à travers une autre langue et une époque différente, d'une seule et même source. Le plaisir de faire découvrir au public français une grande pièce s'accroît aujourd'hui de celui de pouvoir le faire dans une langue si belle.

La poétique du XVIIIème siècle espagnol, nourrie d'influences juives et musulmanes, est bâtarde. Ni tout à fait libre ni tout à fait corsetée, elle est située dans l'espace intermédiaire entre l'alexandrin français (et sa formidable capacité à tout exprimer) et le vers blanc shakespearien. Plutôt qu'une traduction ou une adaptation, le texte français de Zéno Bianu se donne à lire comme une variation musicale. Ni prose ni défilé d'alexandrins, il est une tentative de retrouver, selon le vœu de Lope de Vega, une équivalence entre métrique et sentiment en modulant les rythmes et les cadences. Ainsi la langue d'amour, monologues lyriques et dialogues des amants, est-elle ici retranscrite en vers pairs. Il recourt par ailleurs à la version originale de la pièce, laquelle ne comportait ni découpage scénique, ni indications de lieu, rendant ainsi *Le Chevalier d'Olmedo* à son essence, un long poème lyrique, une geste flamboyante dont l'action se déroule partout et nulle part, le lieu même du théâtre.

Lluís Pasqual



Lluís Pasqual naît à Reus en Espagne en 1951. Après avoir suivi une formation d'acteur, il se consacre dès 1968 à la mise en scène de théâtre, puis d'opéra. Avec le scénographe Fabia Puigserver, il fonde en 1976 le Théâtre Lliure de Barcelone qu'il dirige jusqu'en 1983. A trente-deux ans, il est nommé à la tête du Centro Dramatico Nacional-Teatro Maria Guerrero de Madrid. Parmi ses mises en scène les plus remarquables élaborées en Espagne, on signalera *La vie du roi Eduard II d'Angleterre*, de Marlowe/Brecht, présentée au Festival d'Avignon en 1984, *Lumières de Bohême* de Valle-Inclán, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe en 1984 ainsi que *Une des dernières soirées de carnaval* de Goldoni et *El publico* de Garcia Lorca en 1986. En 1990, Lluís Pasqual succède à Giorgio Strehler à la tête de l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Il y met en scène *Pièce sans titre* de Garcia Lorca, *Le Balcon* de Genet et *Tirano Banderas* de Valle-Inclán. Parmi ses dernières mises en scène d'opéra que l'on a pu voir en France, on signalera *L'Enlèvement au sérail* de Mozart au Théâtre du Châtelet à Paris et *Le Turc en Italie* de Rossini à l'Opéra de Lille.

Zéno Bianu est poète, essayiste et traducteur. Le texte français du *Chevalier d'Olmedo* qu'il a composé pour Lluís Pasqual, s'attache à respecter la diversité métrique et tonale de l'art poétique de Lope de Vega. Plutôt qu'une traduction ou une adaptation, il se donne à lire comme une variation musicale : ni prose, ni défilé d'alexandrins, il est une tentative de retrouver, selon le vœu de Lope de Vega, une équivalence entre métrique et sentiment en modulant les rythmes et les cadences. Il recourt par ailleurs à la version originale de la pièce, laquelle ne comportait ni découpage scénique, ni indication de lieu, rendant ainsi *Le Chevalier d'Olmedo* à son essence, un long poème lyrique, une geste flamboyante dont l'action se déroule partout et nulle part, le lieu même du théâtre.

Lope de Vega (1562-1634) est une sorte de "prodige de la nature" engendré par le Siècle d'Or espagnol. Vie tourmentée, succès et amours, et surtout, fécondité colossale (on lui prête quelques mille cinq cents *comedias* et quatre cents *autos*) et polymorphe (théâtre, mais aussi roman, épopée et poésie lyrique), une somme qui élabora, autour de la figure de Lope, une légende dont il est parfois difficile de démêler le vrai du faux. On s'étonnera à peine de ce que le Français Victor Hugo, autre monstre, ait rapporté dans la préface de *Cromwell*, le conseil hérétique (ironique ?) donné par le poète castillan dans son *Nouvel Art dramatique* : "Lorsqu'il me faut composer une *comedia*, j'enferme deux fois les règles sous un triple verrou". Et Hugo de commenter avec délectation : "Pour renfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de six clés".

CHANSON DE CAVALIER

Cordoue
lointaine et seule.

Lune grande, jument noire,
olives dans le bissac,
j'ai beau connaître la route
je n'atteindrai pas Cordoue.
Par la plaine, par le vent,
jument noire, lune rouge,
la mort tout là-bas me guette
depuis les tours de Cordoue.

Ah, ma jument valeureuse
quelle interminable course !
Je sais que la mort m'attend
sur le chemin de Cordoue !

Cordoue
lointaine et seule.

Federico García Lorca
(traduit de l'espagnol par André Belamich)



Photo : Cristina García Rodero

LE CHEVALIER D'OLMEDO
de Lope de Vega

(attention, changement de lieu)

OPERA BERLIOZ - CORUM

Mercredi 20, Vendredi 22 Janvier à 20 h 45

Jeudi 21 Janvier à 19 h

Renseignements et Réservations :
Galerie du Triangle - Niveau bas - Montpellier
Tél : 67.58.08.13.

Prochain spectacle :

L'Inquiétude

de Valère Novarina

par André Marcon, collaboration artistique Mark Blezinger

Du 28 au 30 Janvier 1993 - Grammont

Service Presse
Véronique Rontard
tél : 67.64.14.42.